LA SUBVERSION DU CHRIST

Par David WELLS, britannique, enseignant en histoire de la théologie et en dogmatique au Gordon Conwell Theological Seminary, Massachussets, E.U.

INTRODUCTION

Il me faut l'annoncer d'emblée : à mon sens, la subversion du Christ est autant le fait des « évangéliques » que des « non-évangéliques ». Nous devons examiner comment notre monde moderne dans son ensemble, et la théologie contemporaine en particulier, remettent durement en question la foi en l'unicité du Christ. Pourquoi l'Eglise aujourd'hui est-elle si souvent en retrait, à ce sujet, de ce à quoi les chrétiens ont cru au cours des siècles ?

Du symbole de Nicée (IV^e siècle) à celui de Chalcédoine, jusqu'aux confessions de foi de la Réforme et de la Post-Réforme, le Christ est considéré comme unique, la seule incarnation humaine de Dieu qui accomplit pour nous sur la croix ce que nul autre ne pouvait faire ni n'a fait : il a porté nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. Il n'y eut personne comme lui en son temps, ni dans le nôtre. Il fut et reste unique, sans rival, sans égal, incomparable, constituant à lui seul une catégorie spécifique. Il est Dieu, le Seigneur incarné et souverain, et sans sa venue, sa mort et sa résurrection, nous resterions des orphelins désespérés dans un monde froid et indifférent. C'est pourquoi des hommes et des femmes à travers les âges l'ont adoré, servi, ont souffert et parfois même sont morts pour lui. C'est lui qui mérite notre louange la plus haute, notre engagement le plus profond, notre dévouement le plus total, à cause de ce qu'il est et de ce qu'il a fait.

Comment se fait-il donc que beaucoup aujourd'hui, non contents d'être gênés par ce caractère unique du Christ, le rejettent comme

erroné, au point, pour certains, de bâtir leur vie chrétienne... sans le Christ ? Pour commencer, il faut repérer les facteurs d'ordre *culturel* qui agissent à l'encontre de cette foi en l'unicité du Christ, facteurs divers par la géographie comme par leur contenu : prenons quelques exemples.

1) Pour beaucoup de cultures orientales, affirmer que le Christ est unique dénote soit l'arrogance, soit l'ignorance. Qui pourrait se targuer, interrogera un Hindou, d'une expérience assez grande des manifestations du divin pour être en mesure de ne préconiser que l'adhésion au Christ ? De son point de vue, proclamer cette unicité est soit un aveu d'ignorance – car c'est ne pas mesurer l'expérience que l'on peut faire de Dieu en dehors de la foi au Christ – soit de l'arrogance – celle de ceux qui ignorent tout ce dont ils sont ignorants !

2) Pour certains habitants du tiers monde, dont le souvenir de la colonisation reste vif et cuisant, la proclamation de l'unicité du Christ peut prêter à équivoque, être reçue comme l'affirmation du caractère irremplaçable de l'Occident, par lequel est venu l'Évangile, voire du caractère unique du *christianisme* occidental.

Pourtant, l'unicité du Christ n'implique pas la supériorité de l'Occident sur les autres cultures, ni le fait que *l'agir* chrétien soit exceptionnel. Les actes propres à la foi, à l'adoration et au service chrétiens n'ont rien d'original en eux-mêmes. Leur spécificité tient à *celui* en qui les chrétiens croient, *dans la présence vivante duquel* ils s'assemblent, dont ils connaissent la grâce et le pardon, et dont l'Esprit les remplit aujourd'hui de puissance. C'est *le Christ* qui est unique, non pas l'Occident qui a servi de canal de transmission de l'Évangile, ni les disciples qui l'adorent.

3) En Occident justement, l'Unicité du Christ ne fait pas meilleure recette qu'en Orient, quoique pour des raisons différentes. La sécularisation tous azimuts y rend toute affirmation religieuse sans objet, car de son point de vue Dieu et le « surnaturel » n'ont aucun sens dans l'épaisseur concrète du quotidien. Les tenants de la sécularisation peuvent très bien admettre l'existence de Dieu, et n'en tenir aucun compte. C'est un athéisme pratique. Là où la sécularisation a triomphé – et c'est le cas de nombreux domaines de la vie en Occident – il y a des affirmations de foi, mais pas de foi. Des croyances, mais personne pour y croire. Des cantiques, mais personne pour les chanter. Le monde est devenu une scène de théâtre où les hommes ne sont qu'acteurs et dont le metteur en scène a disparu.

Ces facteurs culturels parmi d'autres gênent notre confession de l'unicité du Christ, en nous faisant passer pour insensés, ce qui nous embarrasse ! Mais il en est de plus puissants encore pour la défier. On les trouve à l'oeuvre en théologie, et ils me paraissent encore plus nocifs. Je m'y arrêterai davantage.

Il n'y a pas, en fait, *une* remise en cause théologique mais plusieurs, de natures très variées, que je ne peux évoquer ici qu'à grands traits. Il me faut commencer par la série d'atteintes portées à la crédibilité des récits bibliques, en particulier des évangiles. Si vraiment — comme on le prétend souvent aujourd'hui — les évangiles ne sont que l'écho de la foi des premiers chrétiens, et ne nous rapportent pratiquement rien de la vie, des actes et de l'enseignement de Jésus, le caractère unique du Christ devient *ipso facto* invérifiable. Le Christ peut avoir été unique, mais on n'a qu'un souvenir ténu de ce en quoi consistait cette unicité.

Cela nous amène à l'étape suivante, la distinction entre le Christ et le Jésus historique. Le Christ peut revêtir une identité fort différente du portrait que les évangiles donnent de Jésus. Comme exemple frappant, citons Raimundo Pannikar : selon lui, on rencontre le Christ, incognito, dans l'hindouisme, et sa grâce est communiquée aux hommes de façon sacramentelle.

On recueille aujourd'hui de tous côtés les fruits de cette démarche : ainsi, Norman Pittenger a élaboré une théologie du « Process » où Jésus n'est qu'un modèle de l'Incarnation qui se produit en l'humanité tout entière. Des théologiens de la Libération, comme Juan Segundo, identifient le Christ dans les combats politiques actuels, même si les faits concernés n'ont aucun rapport explicite avec le Jésus de l'Histoire. Karl Rahner a discerné une présence christique si universelle dans la vie humaine qu'il en est venu à parler de « chrétiens qui s'ignorent », ceux qui sont pénétrés de la grâce du Christ sans rien connaître de lui. Pour Wilfred Smith, il ne peut plus y avoir d'idolâtrie dès lors que l'adorant inscrit dans son culte, quel qu'en soit l'objet, la dimension de la Transcendance. Aussi Hans Küng a-t-il déclaré : « il semble que nous assistions au lent *réveil d'une conscience œcuménique universelle* et il poursuit ainsi, en parlant de l'œcuménisme : « (il) ne devrait pas se limiter à la *communion des églises chrétiennes* ; il doit comprendre *l'ensemble des grandes religions* ».

Dans tous ces exemples, on fait l'économie de la personne de Jésus : Dieu peut être connu directement, et ce parce qu'il est immanent

à l'esprit humain, à l'oeuvre dans notre histoire, à travers notre conscience. Aussi Jésus n'est-il unique qu'au sens où nous voyons clairement en lui ce que nous ne ressentons qu'obscurément en nous-mêmes.

Dans le protestantisme libéral comme dans le catholicisme Romain, une réévaluation radicale des rapports de la foi chrétienne avec les autres religions est à la clef. Elle prend deux chemins distincts. Le concile Vatican II s'est laissé tenter par l'un, le Conseil Œcuménique des Eglises emprunte actuellement l'autre.

Dans le premier cas, on reconnaît que si la foi chrétienne est la plus authentique, les autres religions ne sont pas dénuées de vérité et peuvent même devenir instruments du Salut. A vrai dire, Vatican II a même admis que des athées pourraient être sauvés car la Grâce du Christ peut les remplir même s'ils lui déniaient consciemment toute existence.

John Hick, dans son ouvrage récent *The Myth of Christian Uniqueness*, emprunte la deuxième voie : toute notre connaissance est relative, et toutes les religions sont « uniques » dans leur propre contexte. Personne ne peut donc prétendre qu'une religion est vraie et l'autre fausse.

Qu'on le présente à la manière nuancée du Concile, ou extrême de Hick, le résultat est le même. Le Christ n'est ni la voie Royale, ni même une condition nécessaire pour connaître Dieu.

RÉPONSE

Peut-on qualifier ce défi auquel est confrontée la foi chrétienne orthodoxe de « tentation nouvelle » ? Je ne le pense pas. Le monde qu'ont connu les apôtres grouillait autant de divinités que le nôtre d'idées religieuses. Il nous faut retrouver leur conviction profonde et inébranlable que l'Évangile est vrai, et que la vérité compte ! Je dois tenter à présent d'en cerner le noyau.

La spiritualité universelle

On entend couramment affirmer qu'il existe une spiritualité universelle, commune à toutes les religions, qui en sont des épiphénomènes. Elle leur est totalement sous-jacente, et à travers elle, en elle se trouve Dieu lui-même. Nul besoin du Christ pour y accéder.

Comment traiter cette affirmation ? Elle est à la fois juste et fausse.

Les êtres humains sont, comme créatures, des êtres spirituels, formés par Dieu à son image, faits pour chercher à connaître la réalité spirituelle ; cette spiritualité humaine a opiniâtrement résisté à tous les assauts, ceux des marxistes et de leur idéologie matérialiste ; ceux de l'Occident sécularisé, avec son insatiable appétit de consommation. Les dictatures de droite ou de gauche, qui maltraitent leurs citoyens pris au piège, ne peuvent en venir à bout. La seule manière de détruire la spiritualité humaine est de tuer la personne ou encore, comme c'est le cas à l'Ouest et dans les pays marxistes, de l'éliminer préventivement par la mise au rebut des enfants avortés par millions chaque année. Les êtres humains demeurent des êtres spirituels, et aucune velléité de répression, ou de gavage à coups de logements, de voitures, de gadgets ou de bibelots ne saurait calmer leur faim de réalité spirituelle.

Mais la spiritualité humaine n'en a pas pour autant de valeur rédemptrice ! Même si elle revêt des formes religieuses. Cela apparaît clairement au cours des rencontres que Paul en fait, lors de ses trois prédications missionnaires du livre des Actes (13,16-41 ; 14,14-18 ; 17,22-34). A chaque fois, il reconnaît que ceux auxquels il s'adresse, juifs ou païens, sont religieux. Mais leur spiritualité ne peut remplacer le Christ !

Pourquoi donc la spiritualité humaine n'a-t-elle pas elle-même de valeur rédemptrice ? Pourquoi cette nécessaire médiation du Christ ? Comme nous l'avons vu, la réponse est que le péché atteint la spiritualité humaine de part en part, que le mal est inhérent au monde, qu'il se manifeste dans sa spiritualité, même lorsqu'elle prend des apparences religieuses. Tout est enfermé dans le jugement de Dieu ; c'est pourquoi Jésus est mort, « lui juste pour des injustes ».

Ces idées font à ce point partie intégrante de la pensée biblique, elles tiennent une place tellement centrale et ancienne dans la pensée chrétienne que nous pouvons nous demander par quel envoûtement nous avons pu en arriver à penser différemment ! D'autant plus que le Nouveau Testament est sans ambiguïté sur ces points.

Sans cesse, il se focalise sur la croix et sur l'œuvre substitutive que le Christ y accomplit. Le Nouveau Testament ne dit nulle part que le Christ a eu faim pour nous, que c'est pour nous qu'il a connu la

fatigue, ou la soif, et a été privé de domicile fixe. Même si tout cela est vrai. Ce que le Nouveau Testament affirme *expressément* et de façon répétitive, c'est qu'il est *mort* pour nous, qu'il a porté nos péchés pour nous, qu'il a accompli pour nous dans sa mort ce que nous ne pourrions faire dans nos vies ; il a porté et subi entièrement le juste jugement de Dieu. Tout cela n'aurait aucun sens si Dieu était déjà, tout bonnement, immanent au genre humain, et si nous pouvions nous unir à lui directement, par le seul secours de notre spiritualité et sans médiation christique.

Mais puisque en tout état de cause, cette vérité de l'unicité du Christ est centrale dans le Nouveau Testament, il nous faut nous demander pourquoi le monde évangélique la néglige tant. Si le Christ est la seule venue de Dieu dans la chair, s'il a accompli ce que *lui seul* pouvait accomplir à la croix, pourquoi alors n'en faisons-nous qu'un modeste collaborateur de nos actions d'évangélisation, ou, pire encore, un produit commercial – et ce par des voies qu'on ne saurait qualifier d'honnêtes – ?

Les Etats-Unis constituent le premier producteur de littérature chrétienne, diffusée dans le monde entier. D'après une étude récente, 80 % des titres traitent du « moi », de sa vie, de ses besoins. A l'image de l'abondante littérature américaine profane qui ne donne au lecteur à s'intéresser qu'à lui-même, à sa vie, à ses besoins propres. Dans cette littérature comme dans l'autre on trouve des techniques pour la maîtrise de soi, ou des trucs pour « se dépasser ». L'une comme l'autre présuppose que le but de la vie est d'être parfaitement heureux.

Je reste abasourdi de ce que nous ayons aussi insensiblement qu'aisément subordonné notre foi au Christ à cette motivation profane, et que nous ayons, en conséquence, présenté l'Evangile en termes inédits de guérison et d'abondance ; avec le bonheur à la clef. Ce n'est vraiment pas une présentation valable du péché, ni de la vie nouvelle qui engendre la justice. Je me pose franchement la question : si nous pouvons arriver aux mêmes résultats avec les recettes de « self-control » que nous prodigue la littérature non-religieuse, en quoi avons-nous besoin du Christ ?

Nous assistons à une subversion du Christ dans le monde évangélique, subversion qui n'est pas le fait d'une théologie mais bien plutôt de la psychologie populaire.

La situation de prospérité aux Etats-Unis procure à un grand nombre l'accès aux soins médicaux et au confort matériel. Quand on a profité longtemps de tels avantages, on finit par les considérer comme des droits fondamentaux, sans lesquels la vie n'est pas pensable. Dans ces conditions, il est tout naturel que des évangéliques, exportant le produit « Evangile » vers d'autres parties du monde, aient glissé dans le message du Salut en Christ la double promesse de la santé et de la richesse. Ce message, ils l'ont véhiculé dans les pays les plus pauvres du tiers monde, là où la maladie sévit à l'état endémique, où l'économie est en lambeaux : la promesse que par le Christ, santé et prospérité seront données à celui qui croira.

Je dis que les désillusions que nous préparons aux pauvres qui croient en de telles promesses sont aussi dévastatrices que les théologies erronées décrites plus haut à l'égard de la foi en l'unicité du Christ. C'est faire preuve de cruauté, n'avoir pas de cœur que de les prêcher dans les bidonvilles du monde.

Alors, que signifie réellement la foi en l'unicité du Christ au sein d'un monde pluraliste sur le plan religieux ? Nous sommes porteurs d'un Evangile qui n'est ni interchangeable ni simplifiable, ni réductible pour le faire accepter par ceux qui ne l'aiment pas. Le Christ n'est pas à vendre. Son Evangile n'est pas un produit parmi d'autres sur le marché religieux, ni une marchandise de colportage, ni un article négociable.

Le Christ n'est pas une option parmi beaucoup d'autres, un chemin parmi beaucoup d'autres, un maître parmi beaucoup d'autres, ni son évangile un évangile parmi beaucoup d'autres. « Le Salut ne se trouve nulle part ailleurs », dit Pierre, « car il n'y a sous le ciel aucun autre nom par lequel les hommes puissent être sauvés » (Ac 4,1-2). S'il n'y a pas d'autre voie de Salut, comme le temps presse pour nous de faire connaître ce nom, ce chemin, cet évangile, ce salut que Dieu a forgé en son fils !

CONCLUSION

Quel sens a donc aujourd'hui l'affirmation de l'unicité, de la nécessité, de la centralité de l'œuvre du Christ ? Certainement pas que les hommes et les femmes d'autres croyances peuvent être traités sans égard, ou leurs idées tournées en ridicule. Il faut respecter leur droit de ne pas être d'accord avec l'Évangile.

L'unicité du Christ n'autorise personne à utiliser des méthodes d'évangélisation reposant sur des pressions ou des manipulations psychologiques, ou qui abusent des isolés, des pauvres, des analphabètes, ou des angoissés. Si l'Évangile parle de vérité, il implique l'honnêteté des motifs qui nous poussent à le proclamer et des moyens que nous employons à cet effet.